

L'émigration béarnaise en Amérique du Sud à la fin du XIX^e siècle: du béarnais à l'espagnol en passant par le français

Pour répondre au sujet de ce colloque, « Perception et réalité », qui peut être considéré du point de vue de la langue (ce qui est la fois perçu, exprimé et transmis), du point de vue de la littérature (ce qui est perçu et représenté) et du point de vue de la culture (la perception de l'autre), j'ai choisi de revenir sur un domaine qui me tient à cœur, puisqu'il concerne mes origines familiales, et auquel j'ai consacré, il y a longtemps déjà, bien des heures d'étude.¹ Si l'on examine la correspondance privée de Béarnais émigrés en Amérique, on est amené à embrasser tous les aspects. Nous nous limiterons au premier et au dernier.

Quelque 500 lettres pieusement conservées dans des greniers par les familles ont été retrouvées, réunies puis déposées aux Archives départementales des Pyrénées atlantiques. À partir de ce corpus, un recueil² a été publié; il comprend quinze lettres écrites d'Uruguay entre 1836 et 1875³ et trente-sept autres écrites d'Argentine entre 1886 et 1915. De cette sélection, nous n'avons retenu que les lettres écrites d'Uruguay qui donnent un aperçu très révélateur de ces écrits. Les auteurs sont originaires du département (Bellocq, Ogeu, Oloron, Usquain) et portent tous des patronymes béarnais: Abel Destandeu-Labigalette, Jean Lacampagne, Maurice Pucheu-Casadeban et Joseph Pucheu-Casadeban, à l'exception de Jean Lerdo, dont on ne sait rien, issu semble-t-il d'Oloron.

Pour situer ce sujet dans son contexte, nous nous placerons d'abord dans la perspective de la culture et de la civilisation, pour passer ensuite aux aspects liés à l'écriture et surtout à la langue.

¹ Danielle Dubroca "Contribution du lexique du comportement en béarnais actuel". *Estudios Franceses* N°3, Universidad de Salamanca, 1987, pp.23-34.

Danielle Dubroca "Cuestiones de vocabulario en una zona de transición en dominio gascón". *Philologica I. Homenaje a D. Antonio Llorente*, Universidad de Salamanca, 1989, pp.165-174.

Danielle Dubroca *El habla de Saint-Girons (Pyrénées atlantiques)*. Mémoire (non publié) présenté à l'Université Autonome de Madrid, pour l'obtention du « Grado de Licenciatura ». Ce travail de terrain, mené dans les années 80 à partir d'enquêtes auprès des rares informateurs parlant encore naturellement le béarnais, offre une information linguistique sur une zone de transition entre le landais et le béarnais. (Sous la direction de M^{re} Teresa Echenique Elizondo, actuellement maître de chaire à l'Université de Valence).

² Bruneton-Governatori, A. et Staes J., « Cher père et tendre mère », *Lettres de Béarnais émigrés en Amérique du Sud (XIX^e siècle)*. Édition J&D, Biarritz, 1996.

³ Pour respecter les limites de cet exposé, nous avons restreint nos observations à ces quinze lettres que nous avons numérotées de 1 à 15.

1. La perception de l'autre continent

Le XIX^e siècle est marqué par le voyage. Si les récits, souvent utilisés dans les écoles pour l'enseignement de la langue française, ont dû frapper quelques imaginations, il ne faut pas oublier les progrès techniques dont ont bénéficié à cette époque les moyens de communication. D'abord le train, qui arrive jusqu'au fin fond des campagnes, rapprochant les villages des grandes villes et des ports comme Bordeaux ou Bayonne. Ce sont ces petites localités qui ont elles-mêmes contribué à ce fort courant migratoire. Ensuite, les progrès du bateau à vapeur⁴ ont largement participé à cet engouement. Et peut-être les récits des missionnaires qui parcouraient les campagnes reculées pour y parfaire l'évangélisation, ont dû également tenter les imaginations. Et puis – pourquoi le cacher? – le département des Basses Pyrénées est pauvre, les rendements agricoles sont peu élevés, l'élevage difficile, l'industrie limitée; les familles sont fécondes et les jeunes, devenus plus nombreux grâce aux légers progrès de la médecine ont vite compris qu'il fallait prendre des déterminations.

Et si, comme le signale Anne Bruneton, la conscription de trois ans à laquelle échappaient ainsi les jeunes hommes est un autre élément qui a favorisé les départs en Amérique, il ne faudrait pas en négliger un autre, déterminant pour cette région qui s'est ainsi vidée d'une partie de sa population active: le droit coutumier. En effet, dans le Béarn, jusqu'à la deuxième guerre mondiale, le droit d'aînesse a été respecté. Afin d'éviter le morcellement d'exploitation agricoles peu étendues, il était habituel de réserver le quart du patrimoine familial au frère aîné lequel, était ensuite partie prenante dans les trois quarts restants. Le plus souvent, les frères et soeurs cédaient à vil prix leur part au frère aîné qui, de cette façon, reconstituait à peu près le patrimoine des parents pour en vivre à son tour. Ceux-ci n'avaient guère d'autre ressource que de trouver ailleurs un mariage avantageux ou de partir.⁵ Chez les métayers, la situation était similaire et encore moins avantageuse.

L'émigration était donc traditionnelle, assumée par tous et d'une certaine manière assez organisée: les lettres contiennent souvent des allusions à des employeurs portant aussi des patronymes béarnais, et qui offraient là-bas du travail aux nouveaux arrivés.

On dispose de chiffres puisque les préfets étaient tenus de remettre tous les ans un état des lieux de leur département: les Basses-Pyrénées auraient fourni en 1890 un tiers du volume

⁴ Au fil des lettres, on s'aperçoit que les voyages durent moins longtemps, sont donc moins risqués pour les voyageurs, et sont de plus en plus confortables. La durée des déplacements et l'itinéraire sont confirmés dans les lettres elles-mêmes grâce aux cachets qui figurent sur certaines d'entre elles surtout si, par un savant pliage, elles ont servi d'enveloppe: Montevideo (7 mars 1858), Londres (19 avril), Paris (20 avril), Paris (21 avril), Orthez (22 avril).

⁵ D'où l'expression « mentir comme un cadet de Gascogne »...

national de l'émigration vers l'Amérique du Sud. Ces chiffres effarants ont baissé peu à peu car rares étaient ceux qui revenaient réellement enrichis. Miroir aux alouettes, mirage?

2. L'expression de ce qui est perçu: questions de langue

Il est étonnant de lire toutes ces lettres en français alors qu'elles émanent de personnes dont la langue habituelle dans les échanges privés oraux est le béarnais. En fait, contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'école n'a pas commencé à exister uniquement à partir de Jules Ferry⁶. Il existait dans les campagnes, même les plus reculées, des maîtres qui enseignaient le français aux enfants. D'ailleurs, Joseph et Maurice Pucheu étaient fils d'instituteur et leurs lettres, par rapport à celles d'autres compatriotes, sont beaucoup plus élaborées et proches de la norme (correction grammaticale, tournure, ponctuation, etc.).

Mais quelques rares lettres sont écrites dans un français assez sûr, en particulier une d'un certain Eugène-François, qui évoque le bon temps passé avec son condisciple à la Pension Moulia d'Orthez et décrit avec détail la vie en Amérique⁷.

Revenons sur la question de l'expression et de la formulation de ces lettres. Sans aucun doute, le scripteur devait se sentir écartelé entre la spontanéité de son expression orale (n'en doutons pas, les Béarnais d'Amérique continuaient à parler patois entre eux) et l'obligation d'écrire en français puisque c'était la seule langue qu'ils sussent écrire. Les personnes peu habiles à écrire s'énoncent d'abord mentalement ce qu'elles veulent écrire puis s'en font une dictée. Ici, le scripteur devait se faire d'abord une transcription du béarnais vers le français puis l'écrire.

Cependant, certains se font écrire leurs lettres, comme le reconnaît Destandeu: « J'écris par Lacourette june (p.47), » ou encore « écrit d'autre main, signé de la mienne » (p.45).

Une fois passé le cap des périphrases et des formules traditionnelles, les lettres reprennent un ton plus familier et se rapprochent de la conversation. En lisant ces lettres à

⁶ *Les Pyrénées-Atlantiques au début du XIX^e siècle* (Éd. Monhelios, Oloron-Sainte-Marie, 2004) est un recueil de deux écrits datant de 1802: le premier du général Serviez, préfet des Basses Pyrénées et le second, d'un certain D Lacoste, inspecteur aux contributions et qui donnent respectivement, l'état des lieux et des observations ou projets d'améliorations pour leur département.

⁷ L'auteur du recueil précise que ces deux correspondants étaient protestants. Même sans informations, on le déduit facilement: l'expéditeur travaille à Montevideo pour un certain Pouyane (patronyme protestant) et s'en donne à cœur joie quand il critique les pratiques religieuses catholiques (le phanatisme-sic-) et préfère se rapprocher des cultes anglais, dans un temple qui lui rappelle celui d'Orthez même s'il ne comprend rien à la langue.

voix haute, on a parfois l'impression d'entendre parler les auteurs, avec l'intonation, les prononciations, les tournures encore usuelles dans la région.

Quant au concept de conscience linguistique⁸, on peut affirmer sans grand risque se tromper que tous ces écrivains perçoivent la difficulté de leur bilinguisme puisqu'ils en subissent les conséquences de plein fouet quand ils écrivent, même si, en contrepartie, leur situation linguistique leur permet peut-être d'approcher l'espagnol plus aisément.

Pour ce bref aperçu de la langue utilisée dans ces écrits⁹, nous n'avons relevé que les éléments clairement définis. En effet, il est parfois malaisé de distinguer si une tournure anormale en français standard est due à une simple maladresse du scripteur, à un calque du béarnais ou encore à un calque de l'espagnol. C'est en particulier le cas du e épenthétique; ou encore de certains emplois lexicaux, comme dans l'exemple suivant:

Dans ce moment, je travaille avec Pierre Sarail (sic) de Logezon. (5). En béarnais, le mot « moumen » est d'un emploi beaucoup plus limité : « U moument ou un gnâte » (un de ces jours) ou « N'a pas u moumen » (il n'arrête pas). Dans un cas comme celui-ci, le béarnais dirait plutôt « Adare », ce qui laisse supposer qu'il s'agirait davantage d'un calque de l'espagnol (en estos momentos); mais est-ce bien certain?

On peut classer les observations linguistiques en plusieurs blocs : les questions liées à la phonétique, à la syntaxe, au vocabulaire habituel béarnais¹⁰, la place de l'espagnol dans ses écrits et les rapports du béarnais et de l'espagnol.

Questions de transcription phonétique

Pour écrire leurs lettres, ces scripteurs, écartelés entre leur langue maternelle exclusivement orale et domestique (le béarnais) et la langue apprise, réservée à la communication hors du cercle familial et à l'écrit (le français), se font une espèce « d'auto dictée » en français à partir de ce qu'ils diraient en béarnais. L'exercice est périlleux. Voici quelques exemples:

- J'ai l'onur (B. : aonoù) (1 et 2): Transcription du son [œ] qui n'existe pas en béarnais. /
Ecrit par Lacourette June (Jeune) (1).: un *junome* (jeune homme) (2).

⁸ Isabel Valero Peña, *Remarques sur la conscience linguistique dans les récits de voyages d'auteurs français en Nouvelle-France aux XVI^e et XVII^e siècles* (Thèse de doctorat, Barcelone, 2003). Ce travail prend montre que le voyageur prend conscience de sa propre langue et qu'il perçoit le rôle de la langue dans les difficultés de ses rapports avec l'autochtone. Dans le cas qui nous occupe, cette question est parfois évoquée.

⁹ Pour respecter la taille des contributions à ce congrès, seuls quelques exemples ont été retenus.

¹⁰ Les graphies sont celles du *Dictionnaire du béarnais et du gascon moderne* de Simin Palay, Paris, CNRS, 1974.

- Et *urus de* trouver de cet ouvrage (1) / J'ai l'*onur* puisque le H est muet et que le béarnais expire fortement le H dit aspiré généralement étymologique (*hasan / hounte/ há/ hicá/ hale, Hau, here, etc*).
- Le dimanche *après-midei* » (B. *mieydie / midi*).
- Tu feras part de ma lettre à *ceus de chez moi*. (2) Ce type de cas permet d'affirmer que le scripteur se dicte sa lettre puisqu'il retranscrit en français le [S] final caractéristique de la prononciation béarnaise.

Structures calquées du béarnais

Cette rubrique regroupe quelques tournures, très compréhensibles en français, mais qui ne correspondent pas aux emplois habituels du français standard. Voici d'abord des calques de structures syntaxiques:

- L'emploi de la préposition « a » devant complément direct de personne: Je désire que la présente vous trouve jouissante d'une parfaite santé, de même qu'à *mes frères et sœurs*. (5)
- Emploi du passé simple pour les actions totalement révolues, là où le français standard emploie le passé composé. Ex. « Nous *fumes diner* au seul *hautel* où l'on parlait quelques mots le français et puis nous *rentrâmes* à bord. » (6)
- La combinaison « nous autres » / « vous autres » là où le français emploierait simplement « nous » ou « vous ». Ex. Quant à *vous autres*, ça ne tardera pas longtemps que je vous envoie ce que je vous avais promis. / *Nous autres* étrangers, nous sommes en dehors de la lutte. (7)
- Rien dans son sens affirmatif dérivé de l'étymologie (lat. res: une chose / quelque chose). Ex. On regarde les devantures pour voir s'il y a *rien de* nouveau (ta bede si hà arré de nau) (6). Ex. C'était *quelque chose de beau* et de bien arrangé (cauqu'arré de beroilh).

Autres emplois calqués:

- « Per cas » (avec articulation du [S] final que l'on peut facilement restituer): « Et si *par cas* il part, il faut qu'il s'arme d'un bon courage. » (3)
- Adieu, cher père et tendre mère, au plaisir de vous revoir un jour avant de mourir *si a Dieu plaît* (B. Si a Diu plats).(7)
- *L'état de la charpente* ne vaut rien ici (B. Estât: métier de...) (1)

- *Je travaille à moitié partage* (B. miey partadje). (3)

Vocabulaire quotidien:

Comme on l'observe en cours de nous jour, nombre de mots béarnais courants sont utilisés de préférence par les sujets parlants, lorsqu'ils parlent français.

- lou pistoulet (le fusil de chasse)
- Le maître: (B. lou meste: le patron, le propriétaire de la métairie,) personnage extrêmement important dans l'inconscient collectif.: Ex. Je vous annonce que Jacques n'est plus avec moi: il est de dispute avec son *maître*. (2) / On a vendu [...] à 40 sous la libre, la moitié *pour le mettre*, le reste partagé à trois. (2)
- J'ai dû payer les visites du médecin, sans compter les *remèdes*. (emploi fréquent dans la région d'Orthez mais inconnu de S Palay). (8)
- Mon cousin Pierre qu'il soit toujours *hardis*. (15) (B. Hardit: en bonne santé)

L'adaptation à l'espagnol

Plus l'émigrant passe de temps hors de son pays d'origine, plus les relents d'espagnol sont fréquents dans les lettres. Au fil des ans, ces hommes sont si imprégnés d'espagnol qu'ils concluent avec une formule espagnole qui ne sera certainement pas comprise des familles, vu que les Pyrénées sont hautes et que les Béarnais n'ont jamais senti de grandes sympathies pour les « Aragonais » de l'autre côté du versant. Voici quelques emplois de mots espagnols soit traduits, soit expliqués:

- Je gagne 12 piastres et 4 *rial*. (1) / Et nous avons 100 fanegres de maïs à partager, Fanègre veut dire sac (2) / « La ville est divisée en « couadres » ou carrés qui ont 8000,600 mètres carrés chacun. (6) / Le soir il y a un « sereno » ou crieur de nuit qui crient l'heure qu'il est et le temps qu'il fait (6) / La rue où nous restons « rue du 25 mai » ou, en Espagnol « calle del 25 de mayo » (6) / Depuis huit jours, nous avons le « panpère » qu'on appelle: c'est un vent très fort... (6) / Votre fils respectueux pour la vie. Mauricio Pucheu. Mon adresse: ... para entregar a D^o Mauricio Pucheu. (7)

Les calques, très nombreux, envahissent peu à peu l'expression de ces locuteurs particulièrement perméables à cause de la proximité linguistique des langues en contact.

- Pour moi, je n'ai pas à me plaindre; *tout me va bien* (3) (cette lettre, écrite un an après son arrivée, montre que l'influence de l'espagnol commence à se faire sentir chez ce sripteur.)
- Ici le même phanatisme catholique règne *comme* en France. (6)
- Je désire aussi *de cœur* voir la signature de mon frère.(7)
- Il me faut arrégler mes affaires avant de partir (8) Après si longtemp*s des* ta dernière lettre que j'ai reçue (desde tu última carta).
- La banque me *déconta* 150 francs.
- Vous *ferez compliment* aussi à Marie Petit. *Rien plus* pour le moment. (13)
- Une maladie par rapport aux avarices que *je tiens* à la jambe. (14)
- J'avais *gatté* presque tout l'argent entre les médecins et la pharmacie. (14) Curieux calque qui respecte la prononciation américaine du S dans gascar.
- ... À ma soeur Françoise et toutes mes petites *niettes*. (14)
- Il est toujours avec des brebis et des vaches *pour son compte*. (14)

Et quand le béarnais rejoint l'espagnol

Il arrive très souvent que les structures du béarnais soient celles de l'espagnol. Il ne s'agit pas de contamination ni d'influence, mais simplement de parenté linguistique. Pour ces Béarnais, découvrir que certains emplois linguistiques ressemblaient aux leurs, devait procurer d'abord une grande satisfaction. Mais hélas, ces emplois les ancrèrent encore davantage dans leurs écarts par rapport à la norme du français.

- ...en raison de ce que j'ai toujours eu à travailler *beaucoup*. (7). / J'ai trouvé du travail et il ne m'a pas manqué *jamais*. (7)
- Ceci m'occasionnera *quelque mal de tête* (mau de cap / dolor de cabeza) (9)
- Aujourd'hui, *de visite* chez Luquet Firmin, j'ai résolu de... (11)
- Emploi du pronom personnel réfléchi: Ex. J'ai la main qui *me tremble* et les yeux mouillés de larmes de voir que j'ai fini de m'entretenir avec vous autres. (14) / Pour le moment, *je me gagne la vie*, non en grande abondance. (12)
- Le béarnais, tout comme l'espagnol, utilise les verbes ser et estar, ce qui peut donner lieu à des combinaisons curieuses. Ex. *Je ne suis pas été dérangé* du tout, n'ayant eu aucune maladie. (13)

Conclusion

Dans ces conditions, il ne devait pas être aisé d'écrire une lettre car l'auteur se sentait renvoyé à une situation scolaire qui lui rappelait ces moments de cauchemar où le maître d'école, pourchassant le patois de tous ses efforts, distribuait coups de règle et punitions à tous les étourdis qui écorchaient la grammaire et estropiaient le français, à l'écrit comme à l'oral, et même pendant la récréation. Cette situation de diglossie à laquelle les auteurs avaient toujours été confrontés, s'amplifiait au contact de l'espagnol, de plus en plus envahissant: sur ces deux manifestations linguistiques, l'une réservée à la sphère privée largement majoritaire et l'autre à la vie publique pratiquement inexistante en Amérique, se greffait une troisième langue, apprise au vol dans un contexte linguistique non normatif: en effet, vis-à-vis de l'espagnol, tous les compagnons d'émigration étaient dans la même situation, personne ne pouvant enseigner à autrui et chacun s'obstinant dans ses propres erreurs.

Ces lettres, instructives sur les langues et les parlers en contact à une époque donnée de l'évolution des langues romanes, amènent à se demander si l'espagnol de l'Uruguay et du Río de la Plata en général porte quelque part la trace de l'aventure héroïque des ces béarnais en quête de fortune.

DANIELLE DUBROCA GALIN

Universidad de Salamanca